

TEMPERATURE

Du 6 mars 1903.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for various times of day.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 6 mars. Indications pour la Louisiane. Temps plus serein; beau et plus froid dimanche; vents frais du sud-est devenant nord-ouest.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- List of articles in the next issue: L'enterrement du paysan, Un mariage manqué, Le théâtre de la Gaité, Le médecin Charles de l'Orme, Le Soir, poésie, Le Calvaire d'Agnes, feuilleton du dimanche, La Mode, Mondanités, chignon, L'Actualité, etc., etc.

Les Deux Sources de Fortune DU SUD.

Il s'opère en ce moment dans les déplacements des populations sur toute l'étendue de l'Union, un double mouvement en sens contraire extrêmement intéressant et qu'il est utile de constater, parce qu'il peut aboutir à de très beaux résultats, tout à fait inattendus.

En même temps et par une coïncidence inattendue, les populations agricoles du Nord frappées des progrès et de la prospérité du Sud ont songé à abandonner les parages où elles s'étaient installées tout d'abord et à venir s'établir au Sud-Ouest où elles trouvaient un sol extrêmement fertile et un atmosphère d'une douceur sans égale.

C'est là un mouvement que l'on ne saurait trop encourager. Il semble préparer à courte échéance et d'une façon toute pacifique la solution du problème qui inquiète tous les hommes sérieux.

La tendance des populations du Nord à émigrer au Sud est évidente.

Un seul obstacle arrêté ou ralentit le mouvement, l'ignorance où se trouvent les fermiers de l'Ouest et du Nord-Est des cultures du Sud, particulièrement celle du riz qui est appelée à un magnifique avenir.

C'est de ce côté que doivent se diriger tous nos efforts. C'est l'irrigation qui est appelée à

transformer la Louisiane, le Texas et d'autres Etats limitrophes. Nous avons dans la main un moyen infaillible d'assurer notre fortune et de doubler notre population blanche. C'est à nous de savoir en tirer partie.

LEON XIII.

A une époque de doute, d'incroyance comme celle où nous vivons et, ce qui est pis encore, de froide et brutale indifférence en ce qui concerne les principes, quelle que soit l'école philosophique où la race à laquelle on appartient, alors que le matérialisme et l'athéisme se sont glissés partout, dans les esprits comme dans les institutions et régiment plus encore dans la pratique que dans la théorie, il est impossible de n'être pas vivement frappé du spectacle étrange que nous offre la cour de Rome, celle du Vatican.

Il y a là un vieillard auguste entre tous, sur qui sont fixés les regards du monde entier, et qui est un objet de vénération pour toutes les religions comme pour toutes les races.

Il n'a pas de force armée à sa disposition. Son autorité est toute spirituelle. C'est le plus faible de tous les souverains et c'en est le plus obéi. Il a depuis longtemps déjà dépassé les plus extrêmes limites de la vieillesse. On attend ses derniers moments avec une ornelle anxiété, et toute l'humanité en laisse épie les dernières pulsations de son cœur comme les dernières étincelles de son génie.

Ce n'est ni à la force des armes, ni à l'éclat des victoires qu'il doit le prestige extraordinaire dont il jouit; il n'a jamais été si faible, si dépourvu de toute splendeur, de toute richesse que maintenant. Cet abaissement de la Papauté est tel, que parfois l'on s'étonne de le voir encore debout.

S'il y avait dans son long et glorieux passé une période de despotisme et de tyrannie dont l'humanité ait eu à souffrir, ce serait pour ses victimes l'occasion de s'en venger et de le débarrasser de ses étrointes, à peu de frais, les autorités officielles s'entendant pour lui faire la guerre, une guerre acharnée.

C'est précisément le contraire que font les populations. Plus on s'attaque à la personne sacrée des pontifes, plus elles prennent leur défense.

Certes, longue est la liste des Papes qui ont fait la gloire et la grandeur de la chrétienté; aucun n'a été plus honoré, plus acclamé, plus vénéré, nous dirions presque adoré, dans son âge mûr et dans sa vieillesse que Léon XIII, non pas seulement à cause de son grand âge, de son exceptionnelle vitalité et de ses vertus sacerdotales, si admirables qu'elles soient, mais aussi et surtout, parce qu'il représente au plus haut degré et sous la forme la plus sublime, l'idée morale et l'autorité religieuse.

Les Dieux s'en vont, a-t-on dit, depuis longtemps, comme s'en sont allés les Rois. A en juger d'après ce qui se passe dans la vieille Europe, il n'y paraît guère. Jamais, dans le passé, la Papauté n'a été plus respectée, plus honorée qu'elle ne l'est actuellement dans la personne du vieillard auguste qui, du fond du Vatican, envoie ses bénédictions à l'humanité entière, plus encore à ses blasphémateurs qu'à ses fidèles enfants.

Je remercie M. Duroc, madame, répondit Pierre d'une voix émue.

Il avait bien voulu, d'ailleurs me prévenir, des hier, de la démarche qu'il devait accomplir auprès de vous en ma faveur.

Et je ne pourrais que vous répéter ce que j'ai dû lui apprendre de ma triste existence.

—Vous ne connaissez pas votre famille? m'a-t-il dit.

—Hélas! non, madame. Je ne sais pas même si j'en ai eu jamais une.

Je fus trouvé à Marseille, comme M. Duroc a dû vous le dire, ou plutôt, je fus arrêté comme un petit vagabond.

—Vous souvenez-vous de l'époque exacte de votre arrestation? —Non, madame. Je fus atteint, deux jours plus tard, d'une longue et grave ma-

Gaston Paris.

Gaston Bruno Paulin Paris, le philologue, membre de l'Académie Française, dont le décès apprend la mort, était le fils du célèbre érudit Paulin Paris, mort en 1881.

Gaston Paris naquit à Avenay, Marne, le 9 août 1839. Après avoir terminé ses études classiques au collège Rollin, il suivit les cours des Universités allemandes de Göttingue et de Bonn, où il étudia les langues romanes sous Diez.

De retour en France, il entra à l'Ecole des chartes, suivit en même temps les cours de la Faculté de droit et se fit recevoir docteur en lettres en 1865.

Professeur de grammaire française aux cours libres de la rue Gerson, répétiteur, puis directeur des conférences de langues romanes à l'Ecole pratique des hautes études, il suppléa son père, en 1866 et en 1869, au Collège de France et lui succéda, comme titulaire, le 26 juillet 1872. Il fut élu membre de l'Académie des inscriptions le 12 mai 1876, en remplacement de Guignaut. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1875 et promu officier le 29 décembre 1886.

M. Gaston Paris a publié, entre autres travaux curieux et savants: "Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française", 1862, in 8; "Die Pseudo-Turpin", 1865, in 8, thèse latine de doctorat; "Histoire Poétique de Charlemagne", 1866, in 8, thèse française, ouvrage auquel l'Académie des inscriptions a décerné le prix Gobert; "La Vie de St-Alexis", textes des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe siècles, 1872, in 8, qui lui valut une seconde fois le prix Gobert; "Dissertation Critique sur le Poème Latin appelé Ligerinus", 1875, in 8; "Le Petit Poucet et la Grande Ourse", 1875, in 16; "Les plus Anciens Monuments de la Langue Française, IXe et Xesiècles", 1875, album in folio; "Les Contes orientaux dans la littérature française du Moyen Age, 1875, in 8; "Les Miracles de Notre-Dame par personnages, 1876-1885, 3 vols in 8; "Le Mystère de la Passion, d'Arnoul Gréban, 1878, in 4; Deux rédactions du roman des sept sages de Rome, 1879, in-8; Aucassin et Nicolette, chanté fable du XIIe siècle 1878, in 4; "Juf-Errent", 1880, in 8; "La Poésie du Moyen Age", leçons et lectures, 1888, in 18; "Manuel d'ancien français", la littérature au moyen âge XIe, XIIe siècles, 1888, in 18, etc.

M. G. Paris a traduit en outre de l'allemand, avec MM. Bracot et Morel Patio la "Grammaire des langues romanes" de Frédéric Diez, 1874-1878, 3 vols. in 8, inséré un certain nombre d'articles dans la "Bibliothèque de l'Ecole des Chartes" et autres recueils, et publié à part plusieurs "Leçons", "Conférences", etc. Il a été l'un des fondateurs de la "Revue critique", 1865, de la "Romania", 1872, et de la "Revue historique".

ALLEMAGNE.

On vient de publier en Allemagne le relevé des constructions navales faites en 1902. Ces chiffres démontrent que l'activité a été considérable sur tous les chantiers privés et de l'Etat.

Dans les chantiers privés, on a construit et livré plus de 210 bâtiments d'un tonnage supérieur à 1,000 tonnes, à vapeur ou à voile, dont plusieurs navires

ladie qui me fit rester cinq mois dans un hôpital.

Lorsque j'en sortis, j'avais absolument perdu toute mémoire de ma première enfance.

Mon faible cerveau semblait vide de sensations passées, de souvenirs.

—Peut-être, objecta la marquise, aurait-il fallu que le hasard vous ramenât dans les lieux où vous étés élevé?

La vue du pays, d'objets familiers, de personnes que vous aviez dû connaître, aimer peut-être, auraient pu faire surgir quelques lueurs en votre esprit enténébré.

—Je ne sais. Rien, depuis cette époque ne m'a particulièrement frappé.

Dès ma sortie de l'orphelinat de Marseille, c'est à dire après ma fuite, je parcourus seul la vaste terre de France, errant au hasard des routes, sans que jamais un souvenir ait surgi en moi.

Seul au monde, sans appui, j'ai vécu toujours indifférent, au hasard des circonstances.

Un Crawford Mort

de guerre pour le compte des gouvernements étrangers et du gouvernement allemand. Les chantiers impériaux de Wilhelmshaven ont achevé le "Wittelsbach" et vont prochainement livrer le "Schwab".

En outre les armateurs allemands ont fait d'importantes commandes aux chantiers de Glasgow, de Belfast et de Copenhague.

Les commandes et les navires actuellement en construction assurent un travail énorme dans tous ces chantiers pour 1903. Sur ces 210 gros bateaux livrés en 1902, il y a eu 14 vaisseaux de guerre pour le compte de l'Allemagne.

Un Crawford Mort

CANNES

EN 1883.

Une feuille parisienne croit avoir découvert l'origine de la légende de l'héritage Crawford. Pour bâtir son roman Thérèse Humbert s'esprit inspiré de faits réels. Cette part de réalité, ce serait l'existence certaine d'un vrai Crawford, mort subitement à Cannes l'année même où Thérèse parla pour la première fois, de son héritage et qui, laissant une fortune considérable, n'avait aucun héritier direct. C'est par une de ses lectrices que ce journal a appris qu'un nommé Crawford, très riche, était mort sur le littoral en 1883 et qu'il a été amené à rechercher ce que fut ce Crawford. Il rappelle que dans le rapport par lequel le conseiller Collège mettait en 1893, ses collègues de la Cour de cassation au courant de l'affaire Humbert-Crawford, il était dit:

Le sieur Crawford, de "nationalité anglaise, est décédé en 1883, laissant un testament par lequel il transmettait sa fortune, qui était considérable, à une dame Humbert. Des contestations se sont élevées au sujet de cette succession entre cette dame et des parents du "de cujus", les sieurs Robert et HENRY Crawford, ex la demoiselle d'Aurignac. Ceux-ci ont prétendu que l'exécution du testament fait au profit de Mme Humbert pouvait être contrariée au moyen d'un autre testament qui le justifiait; mais des conventions intervinrent entre les parties. Le 14 mars 1883 les époux Humbert étaient constitués séquestres des valeurs dépendant de la succession du sieur Crawford.

Or, le "Journal" aurait acquis la preuve que le 23 février 1883 est mort à Cannes un Crawford, "sujet anglais", âgé de soixante-trois ans, auquel les journaux anglais, tels que le "Times", le "Standard", le "Daily Messenger", consacrent paraissent de longs articles nécrologiques. Ce Crawford laissait une fortune estimée à six millions de livres sterling (150 millions de francs). Il n'avait pas d'enfants, mais des neveux dont l'un s'appelait Henry, comme l'un des adversaires de Mme Humbert.

Dans "The Annual Register", année 1883, 2e partie, page 131, on trouve la bibliographie de ce Crawford que le "Journal" en la complétant par d'autres documents, donne en ces termes:

William Stuart Stirling Crawford, naquit en Ecosse, le 9 novembre 1829, et fut élève au collège de la Trinité (Cambridge). Il avait le titre de lieutenant-colonel commandant un régiment du Lanarkshire, mais, dès l'âge

de trente-six ans, il se consacra au turf, à l'élevage et à l'entraînement, où il acquit une renommée comparable à celle des grands sportsmen contemporains, tels que le comte de Lagrange et lord Falmouth, etc. ("The Times", Monday February, 26, 1883. Obituary).

Il n'appartenait pas cependant à une grande famille d'Angleterre. Il était de petite noblesse, bien qu'ayant eu, parmi ses ancêtres, un baronnet, William Stirling Maxwell. Son père, le capitaine William, servit à Waterloo, dans les dragons de la garde, et mourut à l'âge de trente-six ans. Malgré sa mort prématurée, il avait eu le temps d'épouser successivement Mary Anderson et Charlotte Gibson Martlan. (Gatfield, George). "Guide bibliographique généalogique", Londres, 1883, in 80. Article Crawford.

Sa première femme mourut en couches, huit mois après son mariage, en lui laissant un fils... notre Crawford. Elle était la fille d'un riche "merchant" de la Cité, John Anderson, dans les mains de qui s'étaient accumulés les millions qui ont dû suggérer à Mme Humbert l'idée du fameux héritage.

Avant de contribuer à la formation du roman le plus fantastique que l'on ait encore conçu, ces millions avaient eu ce résultat... plus avait de faire entrer Crawford dans une des plus grandes familles d'Angleterre, si non la plus illustre, la maison duciale des Montrose. (Gotha, éditions de 1882, 1883, 1885; 1893 et Pezage, Baronetage and Knightage, édition 1884, article Stirling).

Malgré ses prétentions artistiques, malgré son orgueil qui allait jusqu'à considérer la reine d'Angleterre elle-même comme d'une noblesse moins pure que la sienne, Mme la duchesse de Montrose épousa le petit fils du "merchant" de la "Cité". Son âge, elle avait alors cinquante-huit ans, excita toute supposition passionnelle, et, d'autre part, la haute situation sportive de Crawford rendait possible cette union, qui fut célébrée le 22 janvier 1876; Crawford était alors âgé de cinquante-sept ans. Les deux époux habitèrent à Cannes, où la duchesse de Montrose séjourna habituellement, et depuis de longues années. ("Annuaire des Alpes-Maritimes", 1885, p. 792.)

Elle avait choisi cette résidence, afin, disait elle, de ne pas être tenue aux obligations de l'étiquette à l'égard de la reine Victoria. C'était, d'ailleurs, une simple question de vanité féminine, car le prince de Galles, s'étant trouvé à Cannes, au début de 1883, elle le reçut au château de Thorenc, où elle habitait avec Crawford. ("Les Echos de Cannes", 4 février 1883.)

Ce furent des fêtes éblouissantes, dont les chroniques locales nous ont conservé le souvenir.

Un mois après seulement, mourut Crawford, d'un cancer, dont il souffrait depuis quelque temps.

Il est possible, conclut le "Journal", que Mme Humbert, qui a habité le Midi, ait connu l'existence et la mort de ce Crawford, qui fut biographiquement dans tous les journaux anglais.

UN HOMME HEUREUX.

Extrait d'un article de M. Jules Claretie sur M. Legouvé: Legouvé n'a, je crois bien, aucun grief contre personne. Il est une vivante leçon de choses, un plan d'existence mis en action.

Son père, mort si jeune, lui a légué une admirable force vitale. Lui-même aura montré comme il faut user de ce réceptacle de vie. Aucune journée sans une ligne et sans labour. Du travail, mais sans impatience et sans envie.

Je sais bien que l'existence est facile à qui peut avoir un parrain comme le bon J. N. Bonilly.

Un beau matin, le brave homme dit à son fils: —Te voilà majeur, je te rends tes comptes; tu n'as rien de petit fortune, je l'ai bien placée, elle s'acquiesce et tu es riche. Maintenant, va! tu peux travailler!

Sans doute, quand on a ce que souhaitait le pauvre grand Balzac, la "niche et la pâtée", on n'a qu'à marcher devant soi et si l'on a quoi que ce soit à dire, le dire, ou effet, à son heure.

On peut faire à son gré du roman, du théâtre, de la prose et des vers, quand on est riche. Mais je sais des écrivains épuvés qui ne sont ni des bienfaiteurs, ni des généreux, même dans leurs œuvres.

M. Legouvé traite précisément de l'un d'eux fort joliment: "Il a tout pour sourire et il raille, il fait du miel avec du miel." Lui, n'a jamais en de fiel.

Il ne ressemble pas à ce confère de comédie, trop nerveux et qui s'en va répétant: "C'est une affaire de tempérament, un succès me fait mal!" Les succès d'autrui le rend heureux. Il s'y associe en y prenant sa part de spectateur ou de critique.

Autour de la chaire de la Cathédrale.

La quatrième conférence de l'Institut Dominicaïn, le R. V. Gerrest, qui occupe la chaire de la Cathédrale St-Louis, aura lieu demain à la grand'messe; le sujet en sera: "Noblesse et dignité que l'ordre sacerdotal procure à l'homme." Cette conférence sera précédée de la part de l'homme reconnaissance et fidélité pour tous les jours de sa vie.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

Toute cette semaine le Grand Opera House est resté en belle humeur, grâce à la gaieté qui règne d'un bout à l'autre de "A Temperance Town", un des plus francs succès de la saison.

Demain dimanche, en matinée, première de "What Happened to Jones", une joyeuse semaine qui commence.

THEATRE TULANE.

Au Tulane "Maid Marian," de MM. De Koven et Smith, vient de succéder à "Robin Hood" et le succès a été aussi vif d'un bout de la pièce à l'autre.

Il est vrai que ce sont les célèbres Bostoniens qui interprètent, ayant toujours à leur tête M. H. C. Barabée. Au point de vue musical, cet excellent opéra peut soutenir hardiment la comparaison avec "Robin Hood", et Miss Grace Van Studerfer, qui y tient le premier rôle, se fait chaleureusement applaudir.

Durant la semaine qui va commencer, l'excellent bouffonerie, "Are You a Mason?" fera les frais des représentations au Tulane.

THEATRE CRESCENT.

Toujours salle comble au Crescent grâce à la décapante comédie "Happy Holligan," qui fait les délices du parterre depuis dimanche dernier.

Demain, première de "Lost River", grand drame très mouvementé qui a tenu l'âme six mois à New York.

La pièce est montée avec grand luxe et un personnel de premier ordre.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Nous voici arrivés à la fin de la semaine et le succès de Popita Aragon ne s'est jusqu'ici ni refroidi ni ralenti à l'Orpheum. Toujours salle comble.

Demain, changement de spectacle et maintien de tous les jours, excepté le lundi.

L'ESPRIT DES AUTRES

Une remarque. On dit à tout instant que la bêtise humaine est sans limites. Et cependant, quand vous parlez d'un homme peu intelligent, vous dites: —Que ce malheureux est donc borné!

Deux Apaches de distinction s'abandonnent boulevard Rochecouart. —Sapristi, dit l'un d'eux, quel superbe paradis! Et quelle fourrure!... Combien cela t'a-t-il coûté? —Je ne sais pas, mon vieux... Il n'y avait pas d'étiquette....

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$7.50. 6 mois \$3.75. 3 mois \$1.87.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an \$10.00. 6 mois \$5.00. 3 mois \$2.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Parait le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$1.60. 6 mois \$0.80. 3 mois \$0.40.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$4.00. Un an \$2.00. 6 mois \$1.00. 3 mois \$0.50.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner ont à verser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUE EXPRESS.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

No. 15 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE

III

LA PROTECTRICE.

Suit.

Mais, d'autre part, elle se sentait prise d'une sympathie naissante, d'une véritable pitié attendrie pour le pauvre garçon

—Certes, madame, je le voyais drais, mais je ne pourrais faire un pareil voyage... balbutia Pierre gêné.

—Oui; je comprends; les moyens pécuniaires vous feraient défaut.

Ne vous inquiétez de rien à ce sujet; je suis très riche, beaucoup trop même pour moi seule.

Et comme Pierre faisait un geste de refus, Mme de Sommerense s'empressa d'ajouter: —Oh! j'aime la fierté et je veux m'empêcher de rassurer à cet égard vos légitimes susceptibilités.

Depuis longtemps je désire placer dans ma galerie de tableaux quelques études sur l'antique cité vénitienne, tant de fois reproduite.

Je vais vous charger de ce travail et vous en acquitter le prix à l'avance.

Ceci pour vous obliger à le faire, acheva-t-elle, avec un sourire d'exquisite et fine bonté.

Pierre, subjugué par cette grâce et cette délicatesse, ne songea plus à refuser.

Il demeura debout à la même place, immobile et comme hypnotisé par tout ce qui lui arrivait d'heureux depuis la veille.

Mme de Sommerense, pendant ce temps, fouillait dans un petit secrétaire, y prenait un billet de cinq cents francs et le tendait au jeune homme.

—Pour vos premiers frais, dit-

—Peut-être, objecta la marquise, aurait-il fallu que le hasard vous ramenât dans les lieux où vous étés élevé?

La vue du pays, d'objets familiers, de personnes que vous aviez dû connaître, aimer peut-être, auraient pu faire surgir quelques lueurs en votre esprit enténébré.

—Je ne sais. Rien, depuis cette époque ne m'a particulièrement frappé.

Dès ma sortie de l'orphelinat de Marseille, c'est à dire après ma fuite, je parcourus seul la vaste terre de France, errant au hasard des routes, sans que jamais un souvenir ait surgi en moi.

Seul au monde, sans appui, j'ai vécu toujours indifférent, au hasard des circonstances.

Ainsi, questionna de nouveau la marquise, semblant vouloir s'acharner à réveiller la mémoire du malheureux, vous ne vous souvenez de rien, ni de personne?

—Non, madame, de personne.

—Il n'y a, en votre esprit, aucune trace de certains pays où vous avez vécu?

—Non, madame.

—Non, madame.

—Non, madame.

La marquise réfléchit un instant puis demanda tout à coup: —Avez-vous été déjà sur un navire?

—Oh, certainement! —Et dans votre jeunesse? —Oui, madame.

—Etait-ce sur la Méditerranée? —Nécessairement, puisque j'étais à Marseille.

Cette réponse, toute simple cependant, parut dérouter de nouveau Mme de Sommerense.

—Vous ne croyez pas, non plus, avoir été très heureux dans votre première enfance; avoir habité une maison luxueuse, vu des domestiques vous servir?

—Oh! pas du tout!

Après cette nouvelle réponse, déconcertante pour l'esprit inquiet de Mme de Sommerense, qui semblait s'ingénier à entretenir une sorte d'espoir vague, et peut-être insensé, un silence se fit.

Paul Duroc prit alors la parole.

—Vous ai-je dit, madame, que M. Pierre possédait des aptitudes artistiques remarquables?

—Oui, mon enfant, vous m'en avez touché deux mots.

—Il fait de la peinture, on prétend, il en faisait; puis, pour l'instant, il a dû se priver, de ses pinceaux et de ses couleurs.

A ce sujet, je voulais vous demander, pour lui, l'appai de votre haute influence auprès de

certaines personnalités célèbres.

—Je verrai.

—Peut-être pourrait on le mettre à même de parfaire ses études, dans des conditions spéciales et peu onéreuses?

—Je vous entends, Paul, fit Mme de Sommerense, et j'y songerai dès demain.

Certainement, si monsieur Pierre justifie, par son caractère et sa conduite, la confiance toute spontanée qu'il nous inspire à tous deux, nous l'aiderons de tout notre pouvoir.

—Je vous en garderai, madame, une reconnaissance éternelle, balbutia Pierre profondément touché par cette promesse.

Ma vie me paraît si changée depuis hier soir!...

Tant d'espoirs morts renaisent en moi, ressuscités par le dévouement de M. Duroc et par votre extrême bonté que je n'ose croire encore à tant de bonheur.

—Croyez-y, monsieur, nous ne vous abandonnerons pas.

Ce que je sais maintenant de vous me dispose en votre faveur.

J'ai d'ailleurs des raisons toutes spéciales de m'intéresser particulièrement à ceux qui, comme vous, ont le malheur d'être sans famille.

par un misérable, et je ne sais ce qu'il est devenu.